

# Frank Capra L'ami américain

Thierry Horguelin

Numéro 58, novembre–décembre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23215ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Horguelin, T. (1991). Frank Capra : l'ami américain. *24 images*, (58), 48–48.

## Frank Capra L'AMI AMÉRICAIN

par Thierry Horguelin

**T**he Name of the Title (le titre de son autobiographie) fut, dans l'Hollywood des années 30, l'enjeu symbolique d'une lutte engagée par les metteurs en scène, pour conquérir une plus grande indépendance face au tout puissant système des studios. Frank Capra put s'enorgueillir d'avoir eu, l'un des premiers, le privilège de signer ses films en tête de générique. Avec sa mort, survenue à l'âge de 94 ans, c'est le dernier pionnier d'Hollywood qui s'éteint.

Fils de paysans siciliens, émigré aux États-Unis à l'âge de six ans, cet étudiant en chimie arrive au cinéma par accident, comme c'était souvent le cas à l'époque. Gagman chez Mack Sennett, il débute véritable-

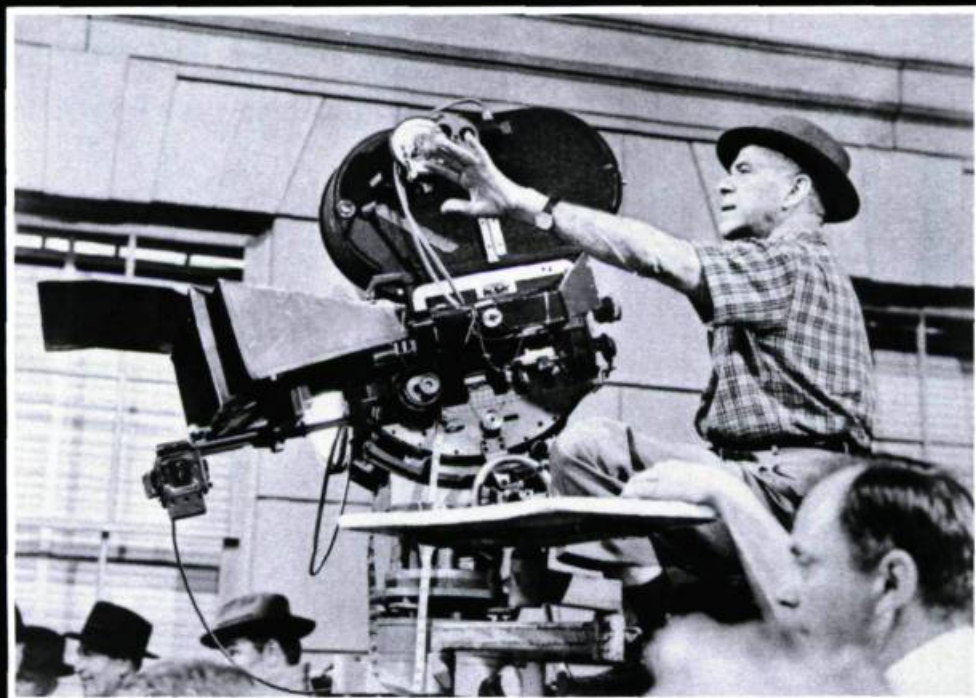
ment en dirigeant les meilleurs films de Harry Langdon. Puis, il entre pour douze ans à la Columbia, alors un modeste studio, qu'il fera accéder au rang de Major. Capra, cependant, s'essaie avec brio à tous les genres, du policier à l'aventure en passant par le mélodrame (il découvre à cette occasion Barbara Stanwyck). Peu à peu, il se forge un style qui allie l'alacrité du tempo à une direction d'acteurs très sûre, en dégraisant le cinéma de ses artifices théâtraux, en allégeant les maquillages et en perfectionnant le dialogue mitraillée qui deviendra de mise dans la «screwball comedy». Si Capra est surtout célébré pour sa période dite rooseveltienne, ses films de cette

époque, dont le superbe *Rain or Shine*, gagneraient à être plus souvent montrés que le sempiternel *Arsenic and Old Lace*.

Premier aboutissement de sa carrière, *It Happened One Night* lui vaut non seulement un triomphe commercial, dont il était coutumier, mais aussi la reconnaissance de ses pairs (cinq Oscars dont celui de la mise en scène, qu'il recevra encore à deux reprises). Ce sera bientôt le début de la grande période, allant de *The Extravagant Mr. Deeds* à *Mr. Smith Goes to Town*, en passant par *You Can't Take It With You*. Capra s'affirme définitivement comme le peintre de l'américanisme, des antagonismes de classe et du «struggle for life», comme le

porte-parole des perdants de la Dépression. Exaltation du rêve américain, de l'individu, de la communauté du voisinage et de la petite entreprise en butte aux grenouillages de la haute finance, aux manipulations des mass-médias ou au pouvoir politique: le cinéma de Capra incarne en fait les contradictions inhérentes à l'Amérique. Sa critique lucide de l'exploitation de l'idéalisme et du populisme campe sur ce même idéalisme, ce même populisme; son moralisme ça et là un rien moralisateur n'est pas toujours exempt d'un poujadisme tranquille, alors même qu'il sut le mieux dénoncer ce terreau.

De fait, l'optimisme et le volontarisme un rien boy scout de Capra ne vont pas sans un fond de profond désespoir qui se masquera de moins en moins dans ses deux derniers grands films de l'après-guerre, *It's a Wonderful Life*, probablement son chef-d'œuvre, et l'amer *State of the Union*. Les temps ont changé, et la carrière de Capra survivra mal aux fissures qui lézardent (déjà) Hollywood et préludent à son éclatement. Après un passage à la télé (pour laquelle il tourne des documentaires scientifiques), Capra ne goûtera guère, lors de son retour au grand écran, de se voir confisquer son contrôle artistique par les stars qu'il dirige (Frank Sinatra et Glenn Ford, respectivement dans *A Hole in the Head* (1959) et *A Pocketful of Miracles* (1961)), et jugera le résultat insatisfaisant. Dès lors, il se rangera volontairement des voitures pour écrire ses mémoires et goûter une paisible retraite. ■



Frank Capra sur le tournage de *Pocketful of Miracles*

PHOTO: COLL. CINÉMATHIQUE QUÉBÉCOISE